

MAIS QU'EST-IL ARRIVÉ À CETTE MUSIQUE ?
ARNAUD MAGUET & GUESTS
VILLA ARSON NICE • 29 JUIN > 28 SEPT 2008



MAIS QU'EST-IL ARRIVÉ À CETTE MUSIQUE ?

*Je me lasse très facilement, et
cette lassitude peut jouer un rôle
catalyseur qui me permet de concevoir et
d'entreprendre une nouvelle vocation. En
fait, j'ai toujours pensé que c'était dans
cette pulsion négative que résidait toute
l'éthique du punk : changer en permanence,
éviter toute suffisance tiède,
commettre l'inacceptable.*

Howard Devoto

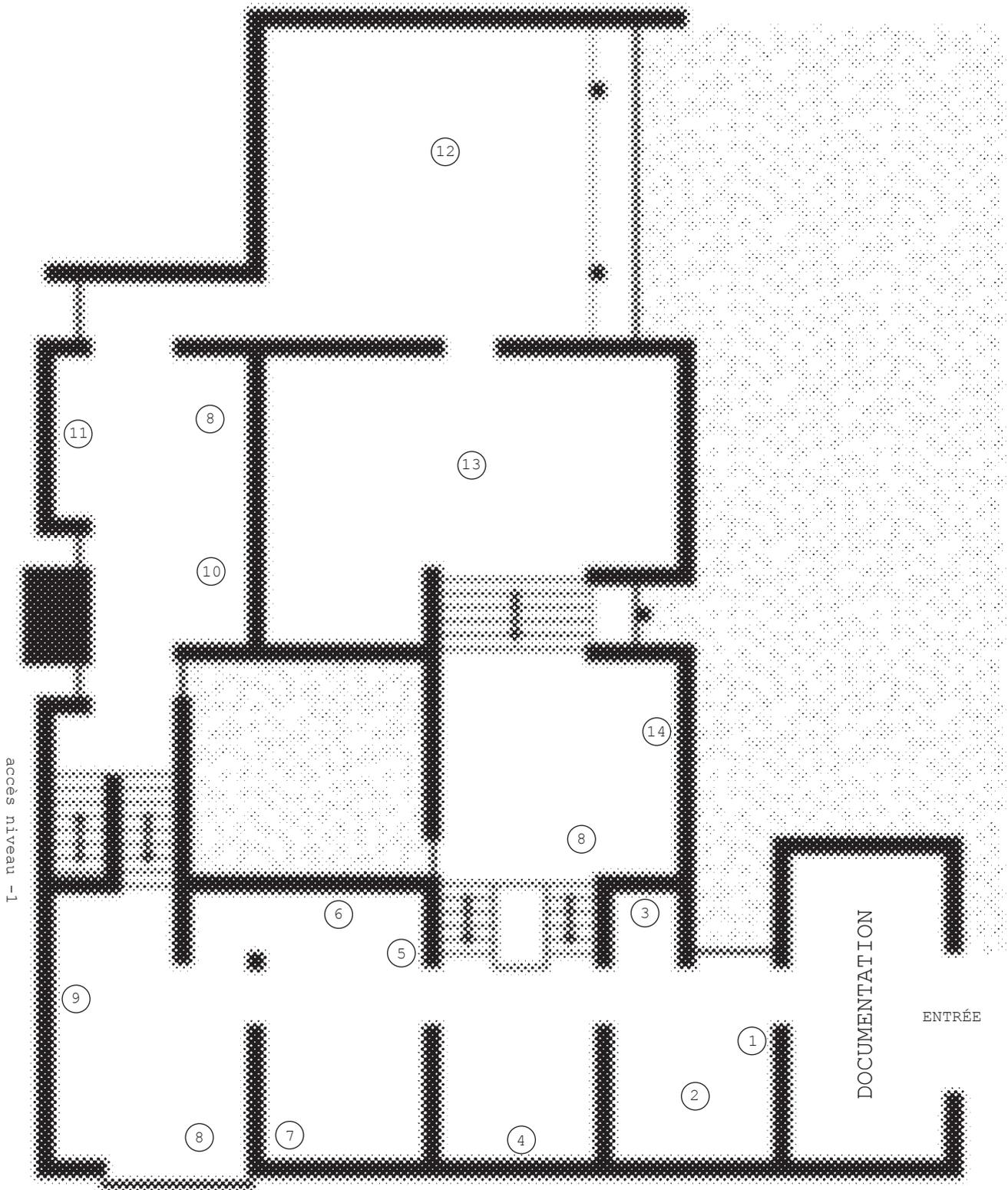
Extrêmement diversifiée, l'œuvre d'Arnaud Maguet interroge les fondements de la subculture des années 50 à 70. Partant en premier lieu de la sphère musicale (rock'n roll, punk, krautrock, hip-hop, free jazz, psychédéisme...), tout en croisant les films expérimentaux de Kenneth Anger ou Andy Warhol, le graphisme D.I.Y., la littérature underground, le cinéma populaire (et toutes les lettres qui le classifient, de B à Z et vice-versa), ce sont un grand nombre de légendes plus ou moins connues qui sont convoquées. Le lien qui réunit ces dernières se constitue autour d'une esthétique garage - ou comment, après avoir raté dans l'urgence et en beauté le modèle espéré, on finit par s'émerveiller du résultat plutôt que de s'en accommoder.

À l'instar de T.W. Adorno qui soulignait le « caractère fétiche dans la musique », les pièces d'Arnaud Maguet transforment toutes ces légendes en reliques de notre mémoire collective, amplifiant ou déformant les fictions. Il construit ainsi une œuvre dans laquelle chaque élément rajouté complète le programme d'un spectacle qui se forme au moment même de sa réalisation, créant un label de musique (Les Disques en Rotin Réunis), tout en devenant lui-même membre de groupes (Alpha-60, Beauty & the Beat, the Groovers, Finger On You).

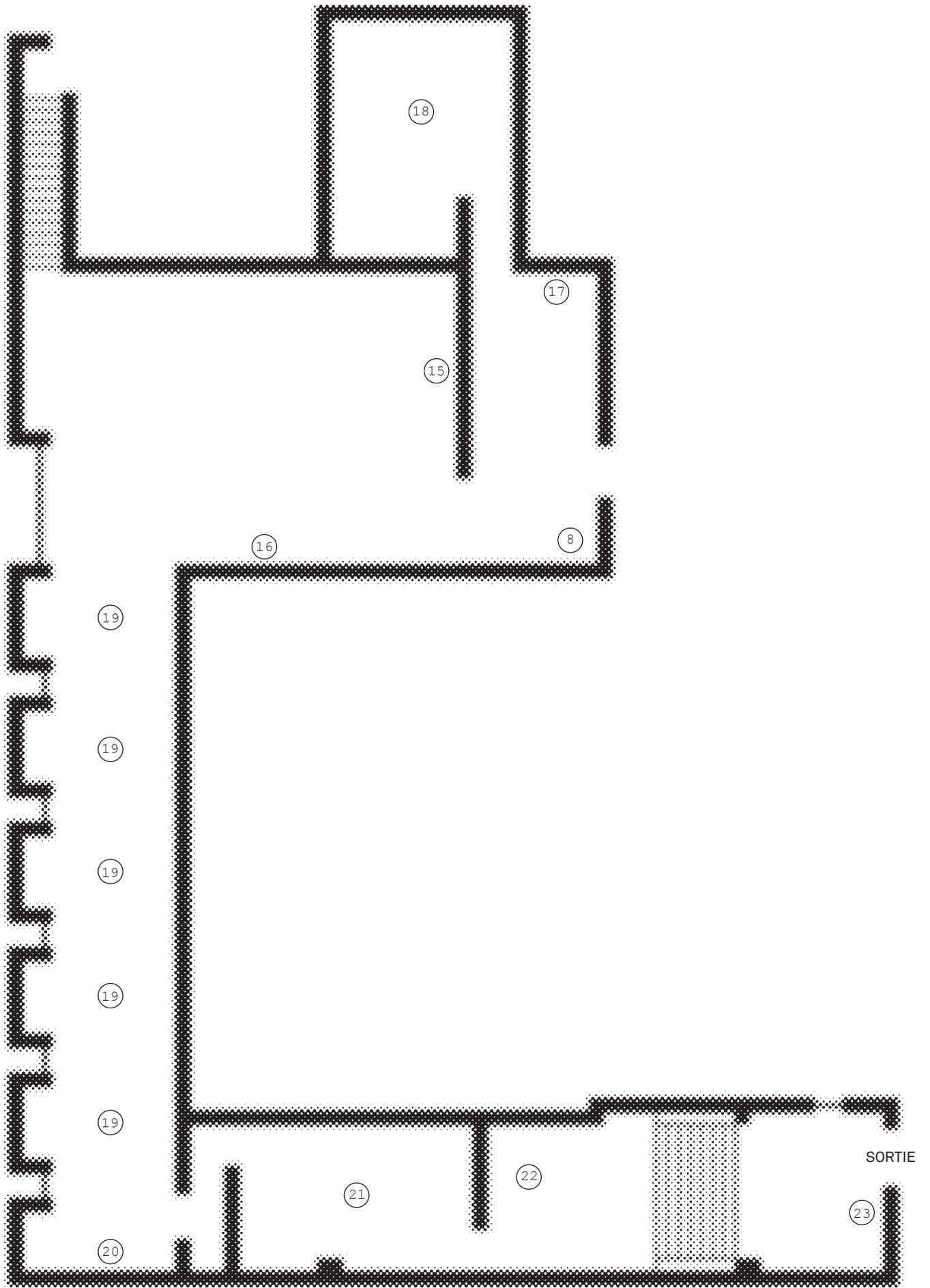
Dans le dédale des salles d'exposition du centre d'art de la Villa Arson (obturées pour l'occasion), on pourra découvrir tous les possibles « objets » ou « décors » de ce spectacle permanent : un troquet fantôme, une tribune de fans hystériques, une décharge pour enseignes à la gloire d'Elvis, un meuble d'angle pour enregistrements sauvages, un monument à l'afro-futurisme, une série de ventilateurs en do majeur, un surf movie séquentiel, des souvenirs de vacances génériques, l'épilogue d'une collection compulsive d'objets, une serre pour plantes des dieux ou encore le seul vrai Tarzan.

Enfin, l'exposition permettra de mettre au jour les nombreuses collaborations que l'artiste entretient avec d'autres musiciens, écrivains, architectes, plasticiens, jardiniers ou structures associatives, dont Pierre la Police, Vincent Epplay, Thierry Lombardi, Monoquini, Jean-Luc Verana, Fred *Electronicat* Bigo, Gauthier Tassart, Le Dojo, Bruce Bégout, Nicolas Moulin, Marc *WarmBaby* Galliani, Christian Vialard, Olivier Millagou, Patrice Lorho, Richard Prompt, Gibus de Soultrait, Ma Asso, Olivier Michelin.

Commissariat : Eric Mangion



MAIS QU'EST-IL ARRIVÉ À CETTE MUSIQUE ?



① > Pierre la Police

THE SUPREMACIST

2007

encre de chine sur papier ivoire contre-collé sur bois

dimensions : 30cm x 30cm (chaque)

courtesy Galerie Kamel Mennour (Paris)

*Heureux les fêlés car
ils laissent passer la lumière.*

Michel Audiard

Dans chaque espace de l'exposition se trouve dans un coin, comme l'exige l'hospitalité d'usage envers le public, un ou plusieurs cartels. Ici, les dimensions inhabituelles de l'objet (trente par trente, presque une pochette de disque, donc) peuvent faire supposer qu'une quantité pléthorique d'information attend le visiteur avide de connaissances - titre, techniques, dimensions, propriétaire, ou mieux encore, une explication, une pierre de Rosette pour déchiffrer ces étranges grammaires. Et bien je vous le dis tout net, non. La donne est présentement toute autre.

De salle en salle s'égrainent des scènes inquiétantes. La narration, à force d'être houspillée, a préféré quitter le navire et depuis ne donne plus signe de vie. Force est de constater qu'on la comprend. Qu'auriez-vous fait, vous, seul à bord de ce bateau ivre qui louvoie entre l'absurde et l'horreur les cales remplies d'un bestiaire hirsute ? D'autres questions forcément se bousculent de synapse en synapse et s'apprêtent à franchir votre orifice buccal : qui ? quoi ? où ? quand ? Et surtout pourquoi ?

Nous comprenons votre désarroi et compatissons, mais au jour d'aujourd'hui et pour votre propre santé mentale, voici le seul élément relatif à ce dossier que nous sommes habilités à vous communiquer : le *Supremacist* est là, et il vous guette.

A.M.



RETOUR FROM NOWHERELAND

2008

musique : Arnaud Maguet
et Christian Vialard
texte : Bruce Bégout

diaporama (81 vues), magnétophone cassette, canapé, tapis, écran, plafond bois et poster encadré

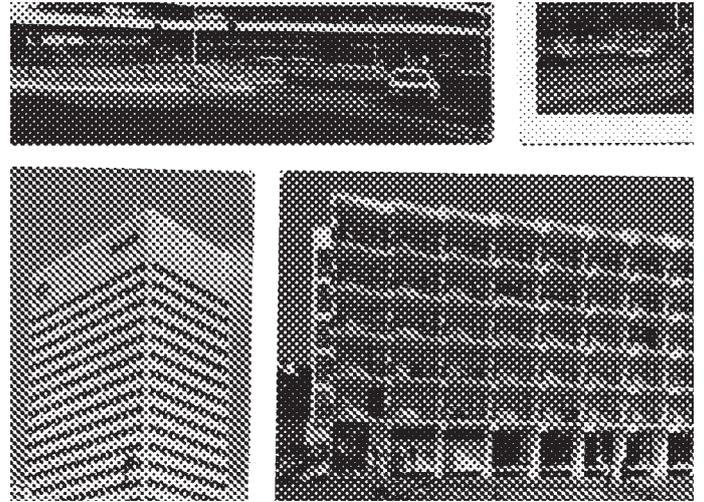
dimensions variables

Des lieux indéfinis de la Suburbia universelle, monte la sonorité compacte de l'espace sans qualité.

Bruce Bégout in *Bruit de Fond*, 2005

Il y a quelques années (presque cinq ans pour être précis) Christian Vialard et moi-même avons mis la main sur une somme d'argent qui, disons-le, ne nous était pas a priori destinée. Recèle de synthétiseurs volés, trafic de stupéfiants, paris sur les courses de lévriers, traite des blanches ? Je préfère vous laisser fantasmer sa réelle provenance...

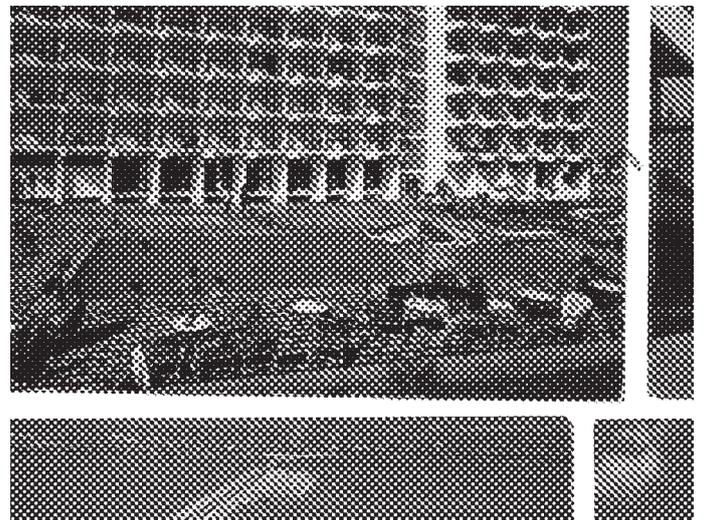
Plutôt que de claquer ce petit pécule en une nuit de débauche (encore une fois, je préfère vous laisser fantasmer) nous décidâmes de l'investir dans la production d'un disque. Je venais de terminer la lecture des précieux livres de Bruce Bégout traitant de l'errance suburbaine (*Lieux Communs*, *Zeropolis*, et *Éblouissement des Bords de Route*). Le thème du disque s'imposa. Un an et demi plus tard, la musique terminée, ma collection de cartes postales d'immeubles lambdas, pour la pochette, elle aussi s'imposa. Entre temps, j'avais contacté Bruce Bégout par une connaissance commune et il avait accepté d'écrire un court texte inédit pour les notes de pochette. La boucle bouclée, l'album *Greetings From Nowhereland* (LDRR#015) pouvait sortir, et il le fit.



Le caractère extrêmement cinématographique de ce disque excitait ma propension pour les narrations fantasmées, encore. Les longs morceaux répétitifs, espaces d'ennui volontaire, étaient taillés pour la route, l'autoroute et toutes les rocadés périphériques du monde. L'idée d'un long film, trop complexe et chronophage, céda vite la place à celle d'une installation plus modeste où le public pourrait passer le temps qu'il souhaite. Du Scopitone, ancêtre du vidéo-clip, je reprenais l'architecture simplissime (un ou plusieurs protagonistes, un lieu et une musique) pour extruder dans un espace d'exposition la substance sonore, visuelle et littéraire du disque.

Retour d'un voyage générique où toute idée d'exotisme est bannie, soirée diapo pénible en perspective, bienvenue dans le salon d'amis que vous ne garderez sans doute pas.

A.M.



DARK SIDE OF THE MOON

2008

moule à tarte retourné et tube fluo

diamètre : 35cm

- *Ta Chrysler est salement défoncée.*
- *Oui, mais on est tous défoncés !*

Dashiell Hedayat in *Obsolete*, 1971

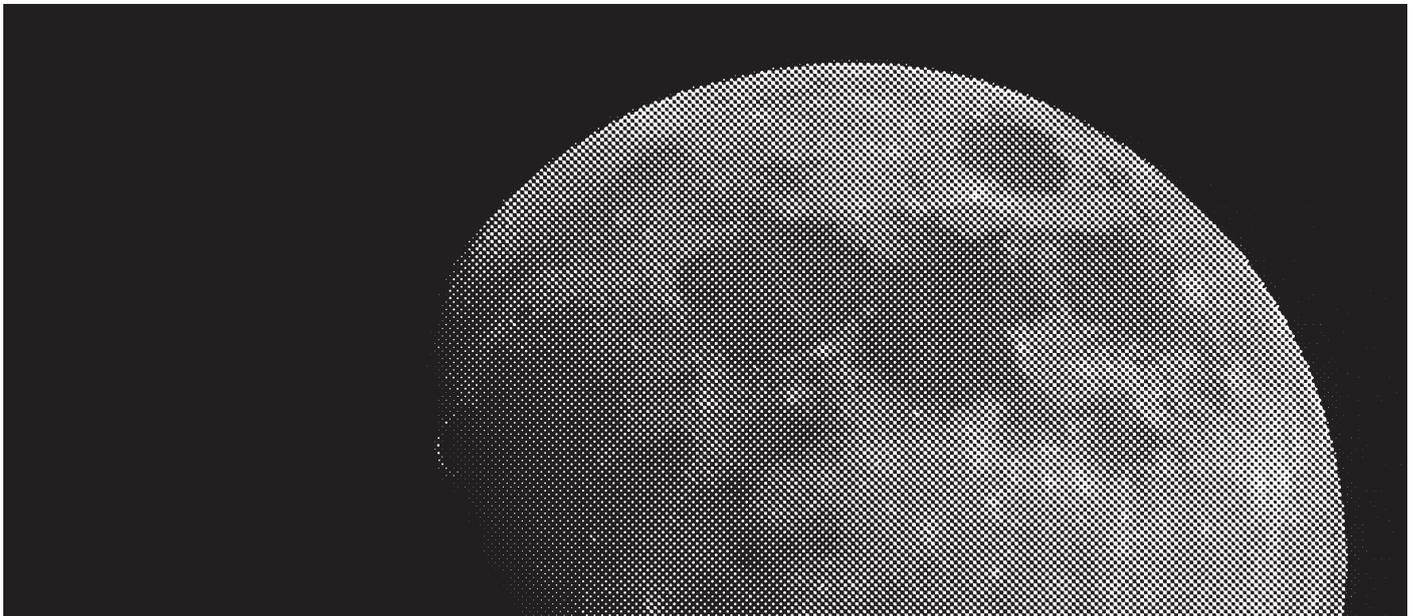
10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, IGNA-
TION ! Une fois le gâteau de l'espace envolé
à huit miles de haut dans la *Stratos Fear*,
le moule famélique, fine matrice, comme nous
se retourne. L'altitude aidant, se révèlent
alors impacts de météorites chocolatées et
sillons d'atterrissages sur le ventre, archéologie
des missions passées...

Long fondu enchaîné : une myriade de
délicieuses formules inédites tourbillon-
nent au sein de l'espace de notre fédéra-
tion. Quelques unes semblent parfois tenter
une approche, mais on a du mal à capter plus
que leurs sillages confus. Dans leurs étranges
langages pourtant si familiers, elles
tentent de nous atteindre, de nous soumet-
tre quelque chose de manifeste qui, jusqu'à
présent, étrangement, nous avait échappé.
Leurs orbites instables inexorablement les
rapprochent de nous. Elles cherchent à com-
muniquez, et soudain, simultanément, elles
y parviennent. Les signaux alors se dé-
doublent encore et encore, se désynchroni-
sent : quel beau *delay* ! La stéréo devient
quadriphonie, puis octophonie, encore et
encore.

Et c'est de cet instant précis qu'on
souhaiterait se souvenir, car, au suivant,
inévitablement, ce système, fakir copro-
phage, finit par se nourrir de lui-même. Le
faux devient alors un moment du vrai, af-
freux feedback. La clarté assourdissante du
message explose. Le fait que ces formules
inédites eussent toutes été animées de bon-
nes intentions n'est plus qu'illusion et le
doute, à force de s'installer, finit par se
croire chez lui. Il prend ses aises, nous
colonise, et fatalement, tout vacille, va-
cille, vacille... puis moins, puis encore,
puis moins, puis encore un peu, puis plus.
Rideau.

Le lendemain matin, tout est encore
là, tel quel, mais il n'y a plus rien à
voir, ni Sélénite, ni Base Alpha. Du Grand
Voyage de la veille, ne résonne plus que
cette boucle crépitante qui, nous le sa-
vons, suit *Eclipse*. Une question demeure
toutefois : « Qui diable a bien pu mettre
ce disque de hippie sur la platine ? ».

A.M.



(I BELONG TO THE) BLANK GENERATION

2008

bois, plexiglass, tubes fluo, papier aluminium, câble et 100 cassettes audio vierges

dimensions : 75cm x 110cm x 17cm

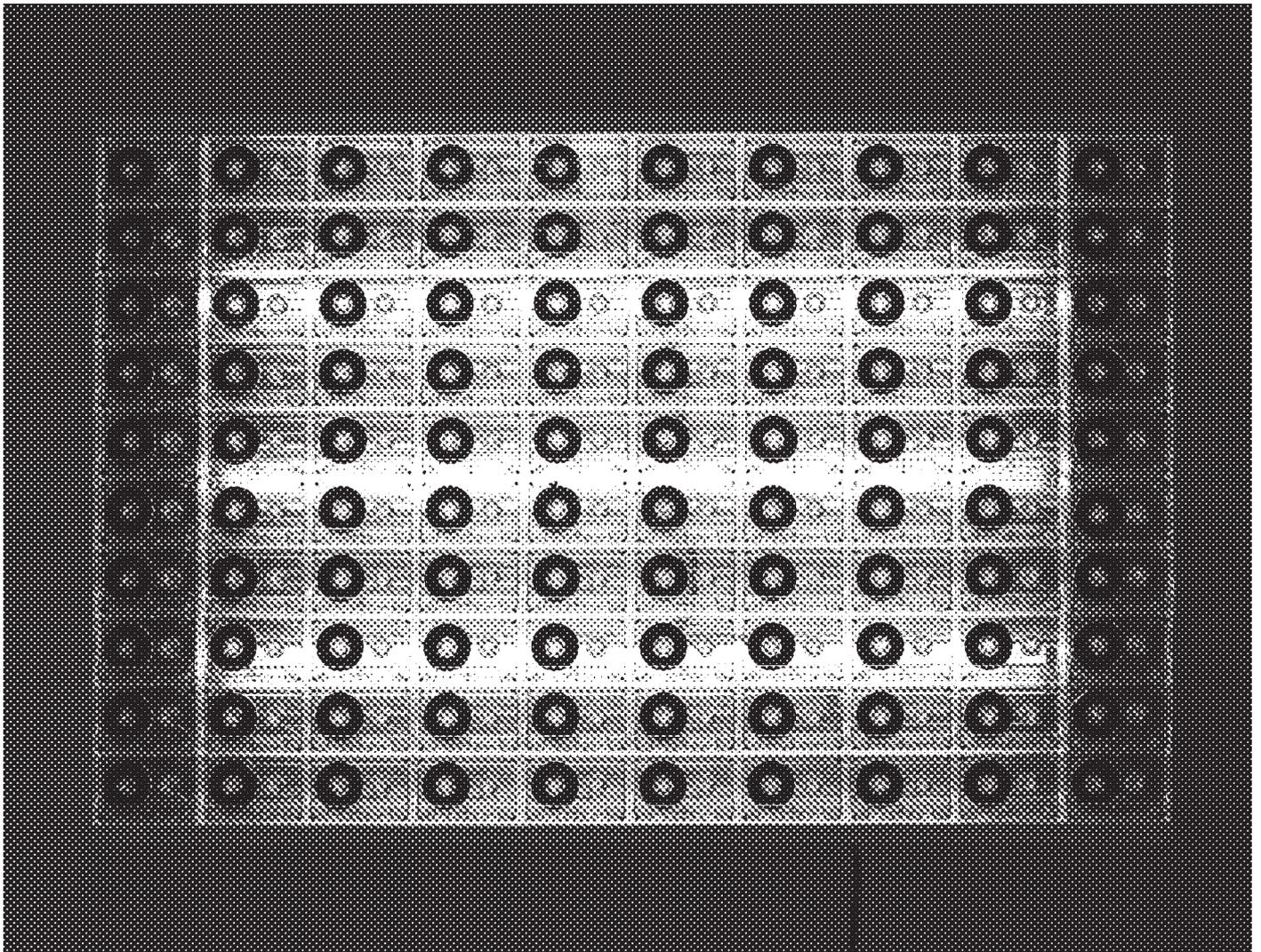
*I belong to the blank generation and
I can take it or leave it each time
I belong to the ___ generation but
I can take it or leave it each time*

Richard Hell & the Vodoids
in *Blank Generation*, 1977

Cette pièce est l'histoire d'une erreur de livraison. Pour mon exposition *You Want To Be A Rock'n'Roll Star* à la VF galerie à Marseille, j'avais construit un studio d'enregistrement de fortune qui fonctionnait grâce à un magnétophone 4 pistes cassette. Éternel optimiste anticipant une intense activité créatrice, j'avais com-

mandé un lot de cent cassettes vierges histoire de voir venir. Les livreurs se sont simplement trompés d'adresse. Les cassettes sont arrivées chez moi à Nice alors que j'avais demandé qu'elles me rejoignent à Marseille. Dans l'urgence, j'achetais quelques cassettes sur place (finalement trois suffirent) pour compiler les sessions d'enregistrement. De retour à mon domicile, une magnifique caisse de cassettes audio, inutile et encombrante, m'attendait. Ne pouvant me résoudre à la réexpédier, je décidais de la détourner de son usage initial tout en la laissant témoigner de son rendez-vous raté avec la musique. Signe muet d'une vacuité mise en lumière, ces cassettes seront peut-être plus loquaces ainsi que remplies de nos cris, larsens et autres stridences finalement si convenus et déjà mille fois enregistrés.

A.M.



DREAM BABY DREAM

2007

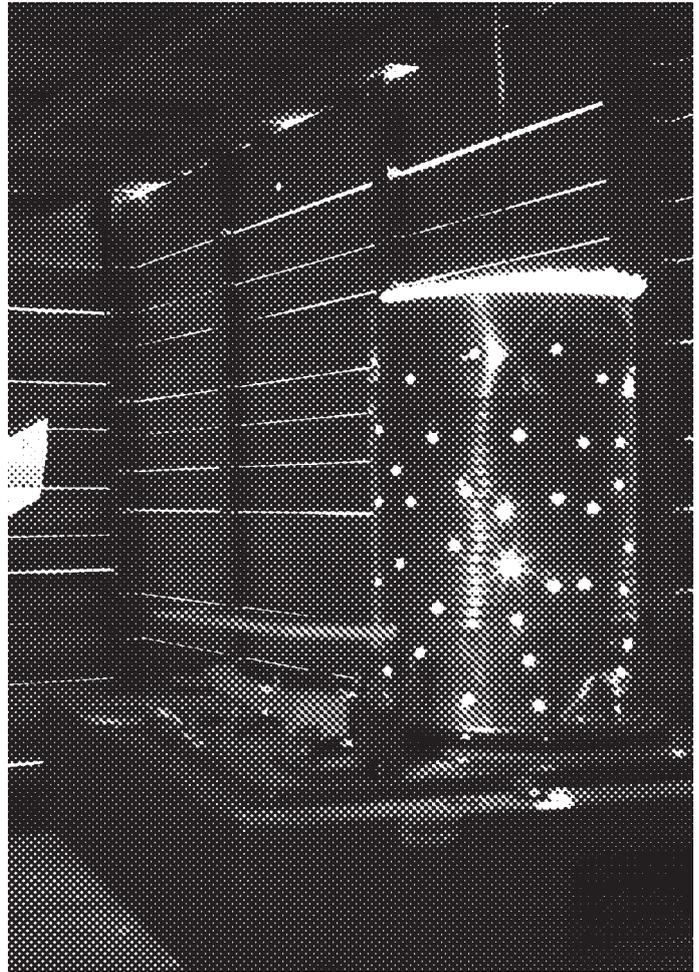
boîte de conserve, tourne-disque, ampoule
et câble

dimensions variables

*Notre mémoire se cache depuis longtemps
dans le souterrain retouché.*

Jean-Jacques Lebel

C'est un peu l'histoire du cousin *redneck* de Brion Gysin, celui qui n'est jamais invité à aucune fête et qui ne reçoit de la ville que des nouvelles éparses. Loin des salons où l'on cause, loin des scènes où l'on déclame, par delà les dernières périphéries, dans ces zones où la rudesse des rapports de production est restée éclatante, depuis bien longtemps, il recycle, rejoue ou anticipe l'Histoire sans le savoir. Il est trop loin et trop seul. Il ne sait rien de la poésie *beat*, de Burroughs, Ginsberg, du Chelsea Hotel, de la dope, des garçons et ne souhaite pas que cela change. Ce qu'il sait, en revanche, c'est que cette boîte de conserve qui tourne, criblée de chevrotine, lui fait des trucs bizarres à la tête après deux ou trois gnôle, et ça, c'est plutôt cool. Il n'a strictement aucune théorie sur ce phénomène, il en constate les effets, c'est tout. Il ne veut pas savoir comment ça marche ni retracer le processus qui l'a conduit à assembler ces éléments épars dans cet ordre précis. Sur le coup, ça lui a paru logique et il l'a fait. Un jour, il a eu cette putain d'idée et au diable les avant-gardes et les pédés de la ville ! Ce soir encore, il va se mettre minable et pour quelques heures, avec un peu de chance et rien d'illégal, il quittera son temps et aussi son espace. Est-ce trop demander de la part d'un honnête travailleur ?



A.M.

OVERGROUND + UNDERGROUND = GROUND

2008

Diaporama (81 vues)

dimensions variables

*The great artist of tomorrow
will be underground*

Marcel Duchamp

Dans la série « les titres d'exposition auxquels vous avez échappé », celui-ci arrive en tête. Évoquant à la fois l'évaporation de l'*underground* sous les spotlights de l'hyper-disponibilité et la démocratisation des niches culturelles, il me plaisait bien.

Les avant-gardes ont déserté depuis bien longtemps déjà. Dilué par eBay, Easyjet, Taschen et consort, l'*underground* a suivi. On ne peut décemment pas se plaindre de l'abolition d'un certain élitisme snob et d'un accès rapide et facile à ce qui, il y a une quinzaine d'années encore, demandait des lustres d'investigation. Pour accéder à un modeste Graal comme *Scorpio Rising* (Kenneth Anger, 1964) ou le deuxième album de Neu ! (1972), il fallait courir les marchés aux puces, hanter des boutiques interlopes, s'abonner à des fanzines illisibles - un chemin de croix qui nourrissait la légende et espaçait les repas. Aujourd'hui, en quelques clics, un achat ou un téléchargement pirate est à la portée du premier gazier venu. Personne ne s'en plaindra, mais quand le rythme d'ingurgitation s'accélère, il faut que la digestion et le système d'évacuation suivent. Gastro-entérologue culturel, sans doute un métier d'avenir...

Titre sacrifié sur l'autel de la francophonie, *Overground + Underground = Ground* persiste sous la forme d'une enseigne désaturée qui, n'ayant plus rien à annoncer, clignote dans un coin de salle, comme un statement qui bégaye. *Time they are a-changing*, on vous dit !



LES FILMS DU MONDE (SCOPITONE EDIT)

2008

films : Richard Prompt
musique : Arnaud Maguet & Richard Prompt
dispositif : Monoquini

films N/B sonores sur Scopitone
36 sélections de 1mn40s

*Il arrive que la réalité soit trop
complexe pour la transmission orale.
La légende la recrée sous une forme qui
lui permet de courir le monde.*

ALPHA-60 in *Alphaville* (J.L.Godard, 1965)

Dans sa base arrière, depuis fort longtemps, R.P. guette à l'affût de l'instinct précis à prélever dans le flux mass-médiatique. Dans sa mémoire Bétamax, il compile, les uns à la suite des autres les fragments de ce qu'on voudrait parfois nous faire prendre pour la vie. Artisanement, il reforme son propre flux, le modèle, séquence après séquence, sans repentir possible. Une fois la cassette remplie, une autre suit pour poursuivre ce méta-film, petit monstre né du grand qui ne raconte que son propre processus.

Le Scopitone n'est plus ce qu'il était. Il n'a pu survivre aux outrages du temps qu'au prix d'une éviscération intégrale de ses entrailles pelliculaires. Cyborg bancal mis tant bien que mal au goût du jour numérique, il n'a plus le cœur à divertir. Le yéyé est mort et il le sait, fini le temps des copains - morts les copains. Il ne fera plus danser, il le sait aussi. Flanqué dans les vestiges d'un troquet fantôme, il ne peut que proposer aux rares visiteurs de prendre les choses en main et de remonter ce film qu'ils ne connaissent pas mais qui leur appartient forcément déjà un peu. Accélération du montage laborieux original signé R.P., leurs *cut-up* seront tout aussi légitimes et arbitraires que le sien. Ils seront juste moins persistants et réfléchis, c'est ainsi quand le procédé se démocratise pour que tout le monde puisse jouer, les armes s'émeussent.



MEET THE BEATLES I

2008

Production : Grande Halle de la Villette
pour *Villette Sonique* 2008

bâches plastiques thermocollées, découpes
adhésives, métal et ampoules

dimensions : 120cm x 70cm x 70cm (chaque)

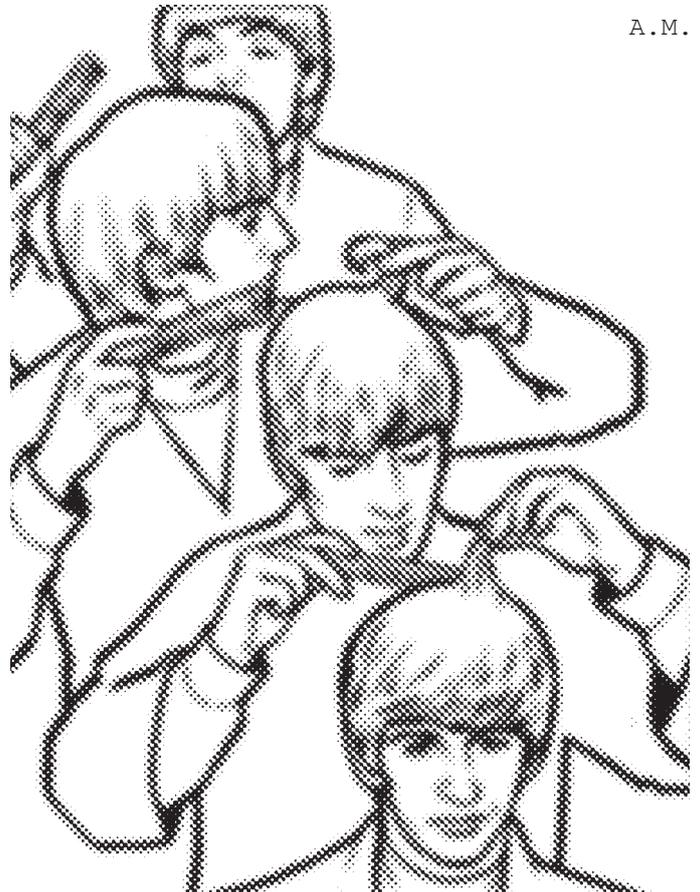
*Il n'y aura pas de reformation des
Beatles tant que John Lennon sera mort.*

Ringo Starr

Les images des célèbres *Fab Four* ont ici disparu. Il n'en reste que des signes simples (ou plus précisément une signalétique générique) qui suffisent à faire résonner en chacun les images du groupe « plus populaire que Jésus ». Dispersées, ces quatre possibilités de rencontre avec les ex-Beatles qui vont, pour diverses raisons (l'indifférence, le mépris, la mort...) de l'improbable à l'impossible, créent sous chaque *meeting point* une sorte de périmètre spéculatif. Ces points de rendez-vous, zones déceptives pour personnes consentantes (autrement dit pour fans), proposent des espace-temps approximatifs mais réels pour qui veut bien encore croire à l'époque mythique et sans limite du rock'n'roll. Une époque qui n'est, de toute évidence, qu'une longue survivance et agonie.

Dans la logique parallèle de l'histoire de la pop musique, ce dispositif vient à la suite de ma pièce *In Elvis We Trust (Meeting Point)* (2000). En effet, « La seule personne que nous voulions rencontrer aux États-Unis était Elvis » avait déclaré John Lennon après la première visite des Beatles aux U.S.A. La rencontre eut lieu, le King se montra poli et attentionné comme à son habitude, mais celui qui avait glissé des scènes enflammées vers les soporifiques plateaux Hollywoodiens se méfiait de cette nouvelle vague. Il était passé de l'autre côté de la colline et le savait.

A.M.



LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE (BACKSTAGE)

2008

bois, tubes fluos, papier aluminium, impression sur plexiglass, film autocollant et câble.

dimensions : 160cm x 95cm x 15cm

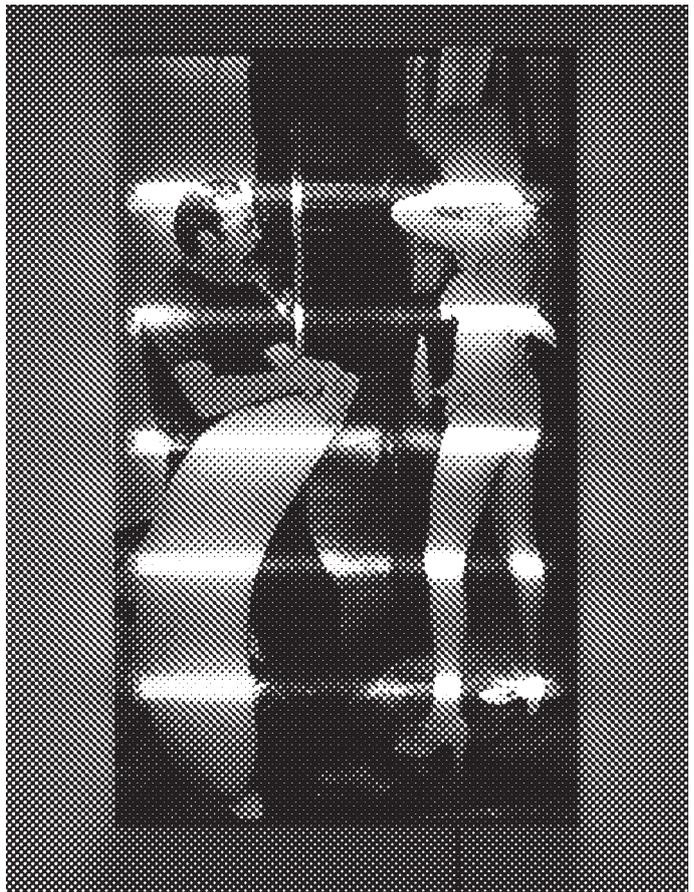
La culture populaire n'est le produit de ce que nous sommes qu'en ce qu'elle est le produit des mensonges, des prétentions, et des contre-vérités qui nous définissent, et derrière lesquels nous nous cachons pour finir souvent par perdre cette petite vérité que nous fuyons. Sa signification, pour autant qu'elle en ait une, est essentiellement pathologique.

Nick Toshes in *Blackface* (2003)

Prologue : On nous cache tout, on nous dit rien (je n'y crois guère). Des choses se trament dans notre dos, ou pire, face à nous, mais derrière le rideau (c'est possible). À l'abri du regard de ceux qui ne possèdent pas le bon sésame, il s'en passe de belles (c'est certain). Disons-le clairement, c'est la grande partouze, la décadence du *all access* ! *Time they are a-changin'*, on vous le répète.

Le retrait des eaux boueuses où nageaient Andy et ses Superstars a laissé apparente l'entrée du souterrain de velours que l'on chérissait tant. Plus d'un s'y est engouffré sans préliminaire... Malheureusement, dans la bonde de l'aspiration warholienne, est restée coincée une touffe de poils argentés qui, fatalement, a créé un bouchon. L'accès vers la lumière se contracte. Mouvement de foule, il faut jouer des coudes. Quel manque d'élégance ! Progressivement, les choses se tassent et la stase suit la chianli. Embouteillage. Chacun attend son proverbial quart d'heure de gloire backstage, serré à la queue-leu-leu se demandant « Pourquoi pas moi ? ».

Au suivant, au suivant... Tous papotent pour tuer le temps, ce temps qui n'arrête plus de changer. Au suivant, au suivant... On compare les coefficients de pénétration des divers accessoires disponibles. Au suivant, au suivant... On s'échange des cartes de visite en y croyant guère, aux visites. Au suivant, au suivant... Je m'ennuie, on s'ennuie, tout le monde s'ennuie...



Devant, derrière, on s'ennuie (les limites de la versatilité sans doute). Au suivant, au suivant... Dans le *freak show* global où tout le monde est finalement si normal, on en fait des tonnes sans trop y croire. Au suivant, au suivant... La bête est gourmande, elle réclame un flux tendu. Au suivant, au suivant...

Épilogue : On souhaite toujours ne plus « assister au spectacle de la fin du monde mais à la fin du monde du spectacle », bien sûr. Mais on aimerait juste regarder derrière le rideau, si c'est possible, avant que ça ne se produise. On a rien renié, bien sûr, mais si on pouvait attendre encore un petit quart d'heure avant de déclencher la prochaine révolution, franchement, ça nous arrangerait. C'est presque notre tour.

PROSPECTIVE 21ÈME SIÈCLE

2008

diaporama (81 vues), micro contact, delay analogique, ampli basse et cadre chiné

dimensions variables

C'est de s'entendre amplifié ! Et tous ces câbles, grâce à quoi l'être, à nouveau plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance de l'Électricité de France, océanique béance, réalise derechef l'assomption jubilatoire de son image spéculaire, sauf que de ce pas, la sono succédant au miroir permet que se manifestent en même temps la matrice symbolique où le « je » se précipite, et le langage musical qui lui restitue sa fonction de sujet.

Vous n'êtes pas d'accord ?

Jean-Patrick Manchette
in *Cache ta joie !* (1980)

La transe primitive et répétitive résonne dans l'espace. Tant que la fée Électricité lui prêtera vie, le panier, sillon fermé, psalmodiera son entêtant refrain. Comme une balise pulsar, il délivre en boucle son utopique slogan afro-futuriste : *Space is the Place*. Par le pouvoir des résistances, transistors et autres oscillateurs, sa portée se trouve démultipliée en un complexe cluster de fréquences expansives. Le message sera-t-il enfin capté ? Rien n'est moins sûr...

La prothèse est inadéquate. Pansement sur une jambe de bois, l'amplification d'une voix, depuis trop longtemps tue, ne parvient plus qu'à capter le souvenir mécanique d'un manifeste oublié. Le dispositif est à côté de la plaque. Il fait ce qu'il peut, autant dire pas grand-chose. La pulsation régulière de cette boîte à rythme fantôme ne nous promet plus de lendemains qui chantent, mais bien au contraire, qui larsennent et se perdent dans le lointain.

Cette notice ne serait pas complète sans les informations suivantes : *Prospective 21ème Siècle* est également le titre d'une série de disques de musique contemporaine expérimentale sortie par Philips dans les dernières années soixante du siècle précédent. Leurs pochettes argentées et hérissées les distinguent au premier regard dans un bac au marché aux puces. Ils sont en général très peu onéreux et leur propriétaire semble heureux de s'en défaire. Une autre particularité : malgré leur âge, ils semblent neufs, comme si personne ne les avait jamais écoutés.

A.M.

SPACE
IS THE
PLACE

L'INVENTION DU CADUCÉE VOUS NE M'APPELLEZ PLUS DOROTHY

2008

transferts et fards sur bois, guirlandes
électriques, crânes et chaîne métal

dimensions : 150cm x 230cm

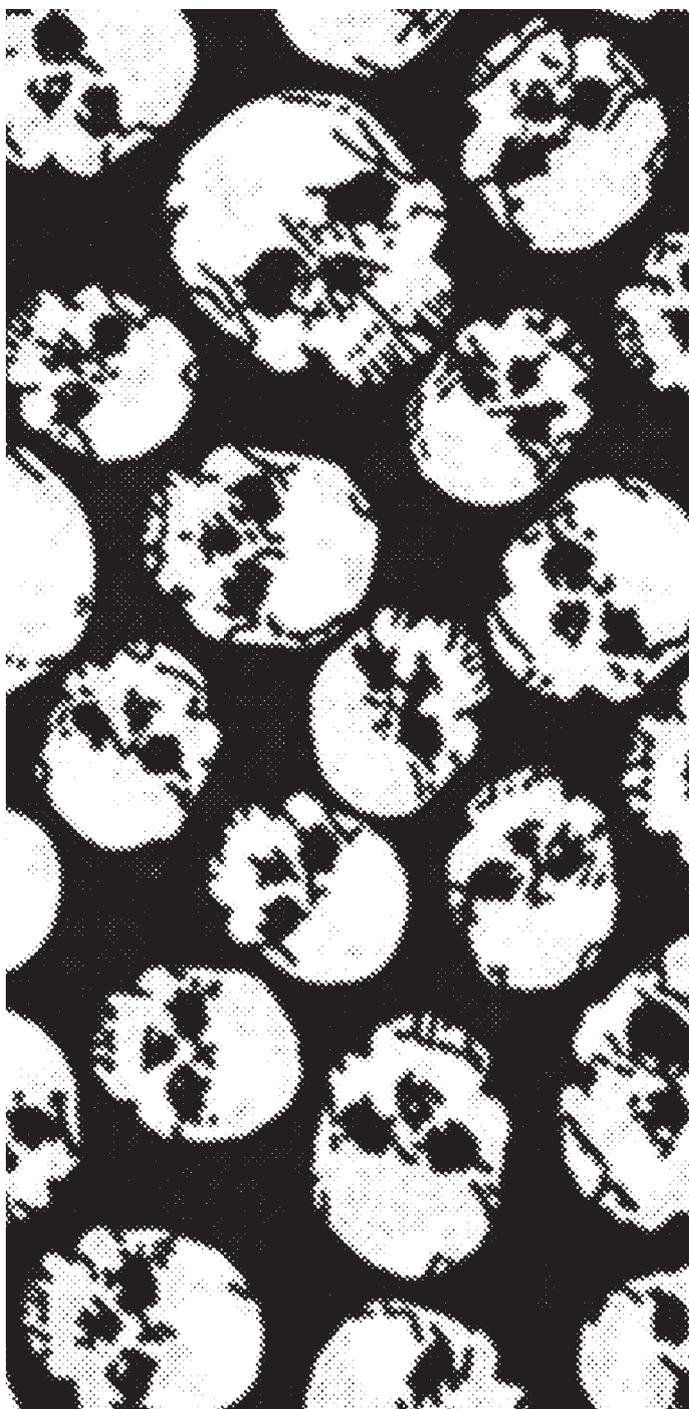
courtesy Galerie Air de Paris (Paris)

Hay mas tiempo que vida...
proverbe mexicain

Quand je serai le maître du monde, ma première mesure sera d'éradiquer la betterave rouge de la surface du globe. C'est égoïste, je le concède, mais je déteste cet aliment depuis ma plus tendre enfance. Ma seconde mesure qui, je le pense, sera mieux acceptée par la plèbe, sera d'interdire a priori aux artistes de peindre, dessiner, photographier, sculpter ou utiliser dans leurs installations des crânes. Pour appliquer ce moratoire de vingt ans, je nommerai Jean-Luc Verna Ministre de la Tête de Mort. Sa charge sera de décider qui est autorisé, ou pas, à reproduire cette image, vanité obsolète, forme contemporaine faible et sujet parfait de vacuité moderne pour nouvelle mythologie Barthienne. Il me semble l'homme de la situation pour endiguer cette sinistre diarrhée pompière.

Monsieur le Ministre a d'ores et déjà lancé à grands frais la construction d'un double mausolée dédié à ce futur défunt sujet générique. Il y a sacrifié la quasi-totalité de sa collection personnelle de crânes (il n'en conserve qu'un), ainsi que les feux de la rampe qui les mettaient en valeur. Moi-même collectionneur maniaque de choses futiles, j'apprécie particulièrement cet effort, élégant recyclage qui n'encombrera que les poubelles de l'Histoire. Quel bel épilogue pour ces objets, quelle belle mort pour cette collection ! Ô vous, copocléphiles, tyrosémiophiles et autres obsessionnels chroniques, puissiez-vous avoir un jour le courage d'en faire autant.

A.M.



MIND GARDEN

2008

dispositif sonore : Vincent Epplay
musique : Vincent Epplay feat. Fred *Electronicat* Bigo & Arnaud Maguet
jardinier : Patrice Lorho

bois, plantes, système d'éclairage et d'arrosage, système audio étanche

dimensions variables

Il y a trois effets secondaires aux substances psychédéliques : le premier est une amélioration de la mémoire à long terme, le deuxième est une perte de mémoire à court terme, et le troisième... je ne me souviens pas du troisième.

Timothy Leary in *Telegraph Magazine* (1995)

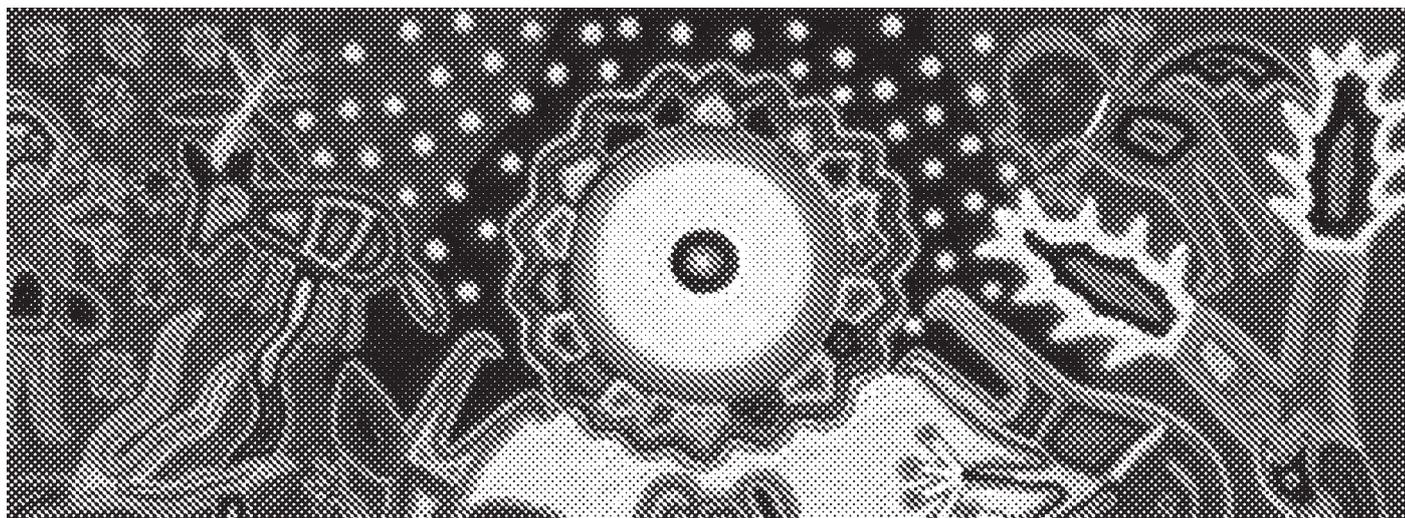
Jardin de l'esprit : En 1979, après que l'ère psychédélique eut été balayée par le punk, sortit en Angleterre le livre *Plants of the Gods* par Richard Evans Schultes (professeur d'éthno-botanique à Harvard) et Albert Hofmann (chercheur en chimie). Cet ouvrage largement documenté venait expliquer les origines ancestrales et chamaniques d'une culture populaire rendue fraîchement obsolète par la virulence de l'Histoire et la versatilité des modes. Les deux spécialistes, à travers nombre d'herbiers, gravures, photographies et témoignages détaillent les modes de consommation et leurs significations magiques dans les cultures primitives passées et contemporaines autour du globe. Ils montrent comment, depuis des temps immémoriaux, les plantes psycho-actives sont utilisées par les ini-

tiés comme véhicules spirituels pour communiquer avec les mondes invisibles, ils leur attribuent même l'invention du concept de Dieu. Prenant ce livre (traduit et édité en France en 1993, mais épuisé depuis) comme référence, j'ai commencé à collectionner une partie des plantes qui y figurent. Je les présente ici sous la forme d'une serre souterraine, dissimulée aux regards extérieurs et artificiellement éclairée par une série de lampes spéciales floraison - comme la promesse d'une zone plus vaste des possibles.

Plus jeune qu'hier : En 1938, à partir de molécules de certaines Plantes des Dieux, Albert Hofmann synthétise le LSD qui, trente ans plus tard, ouvrira les *Portes de la Perception* à de nombreux musiciens, leur fera allonger les morceaux et parfois même, les poussera à les jouer à l'envers. Dans l'espace-temps approximatif de *Mind Garden*, ce sont les plantes psychotropes qui « écoutent » cette musique que, dans un continuum réellement inversé, elles ont contribué à produire. Le titre de l'installation reprend celui d'une chanson des Byrds (extraite de *Younger Than Yesterday*) qui est construite sur une mélodie jouée à la guitare douze cordes passée à l'envers - comme une manière de faire encore le chemin à rebrousse temps.

Le Grand Voyage : En 2008, la bande sonore de *Mind Garden*, primitive et répétitive, est proposée par Vincent Epplay. À la fin de l'exposition, un double vinyle, *Musique pour les Plantes des Dieux*, sera édité par Les Disques en Rotin Réunis. Il contiendra la bande originale de l'installation réenregistrée au studio du Dojo durant l'été par les divers contributeurs invités. La pochette sera signée par Pierre la Police, le texte par Olivier Michelin.

A.M.



SURF NOW APOCALYPSE LATER {{{(REDUX)}}

2008

texte : Gibus de Soultrait
musique : Marc Warmbaby Galliani
production film : Ma Asso
architecte : Thierry Lombardi

installation réalisée grâce
au soutien de Cari

structure métallique, vidéo sonore sur
DVD, planches de surf et serviettes éponge

dimensions variables

courtesy Bischoff/Weiss gallery (Londres)

*The Apocalypse project is so French.
So dramatic and infused with meanings.
You balance our dull plodding style.
It makes the world equal.*

Steve Pezman
(*Surfer's Journal* U.S. editor)

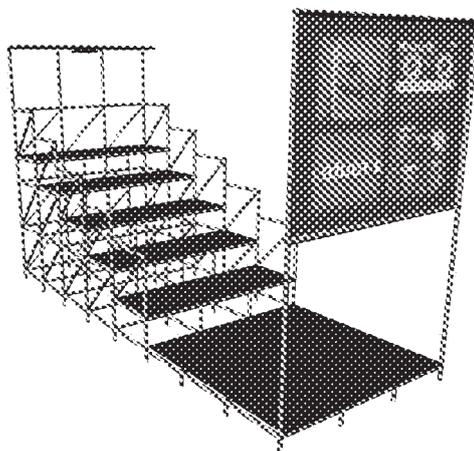
La camionnette de location est blindée, pleine de matériel pour une virée surf sur la Côte Basque. À bord, les fameuses planches conquises à Kilgore lors de la bataille du Fort Napoléon. Pour les protéger des coups pendant le transport, elles sont enveloppées dans les draps de bains qui signèrent l'assaut de l'art sur la guerre, un an auparavant. Également dans le barda d'O&A, des combinaisons néoprènes (l'Atlantique est à 15°), de la wax pour les boards, un appareil Polaroid et un magnétophone pour compiler un film : une version redux de *Surf Now Apocalypse Later*. Destination Guéthary. Le message a été envoyé. G, surfeur du coin, les attend. La mission est sérieuse. Passé le crissement des balles, oubliée la Valkyrie assassine de Coppola, enterrée la jubilation sanguinaire de Kilgore, il s'agit de poursuivre l'art là où effectivement le surf le mène : au-delà des remparts, face à l'océan (...)

Personne à l'eau. Le champ de mine est vierge. Les vagues explosent en faisant jaillir le sable. C'est pas gros mais violent. Un surf hivernal, un surf à l'état sauvage. Un surf à rendre l'âme, pour les corps comme pour les boards. Plus d'une heure durant, les vagues ont beau canarder la plage et estampiller les surfeurs jusqu'au fond de leurs sinus, pas un ne tombe

au combat. Ici l'abîme est rieur. Les cœurs battent de joie et tiennent le rythme des assauts. De *take-off* en *wipe-out*, les planches du Colonel connaissent la rédemption. Le moindre artilleur les aurait vu finir écharpées et mourir sur le sable. Mais la vitalité de l'océan les couvre d'une résistance de bon aloi. Elles sont là pour vivre avec les éléments qui les mitraillent. Elles plongent, virent, filent, s'envolent. Au vent qui les siffle à chacun de leur passage, elles arquent leur forme, plantent leurs dérives et attellent ainsi leur trajectoire. Elles surfent, les boards de Kilgore !

La session a été épique, mémorable. Les planches sont rassasiées de mer et de vagues. De quoi importuner galeries et musées. De quoi susciter des opportunités. Malgré le soleil, le vent de nord est glacial et les serviettes brodées de palmes cendrées réchauffent les visages de leurs fibres textiles. Le tissu des morts absorbe la joie et la fatigue des corps. Là encore la scène se renverse, s'éprend du simple retour aux choses, surtout qu'une fois les surfeurs habillés, ces derniers ne font qu'un paquet des planches et des serviettes dont le voyage dans la camionnette est déjà en partance pour un autre plongeon dans l'océan... »

Gibus de Soultrait
(extrait de *Storyboard/Boardstory*)



IN ELVIS WE TRUST (DÉCHARGE)

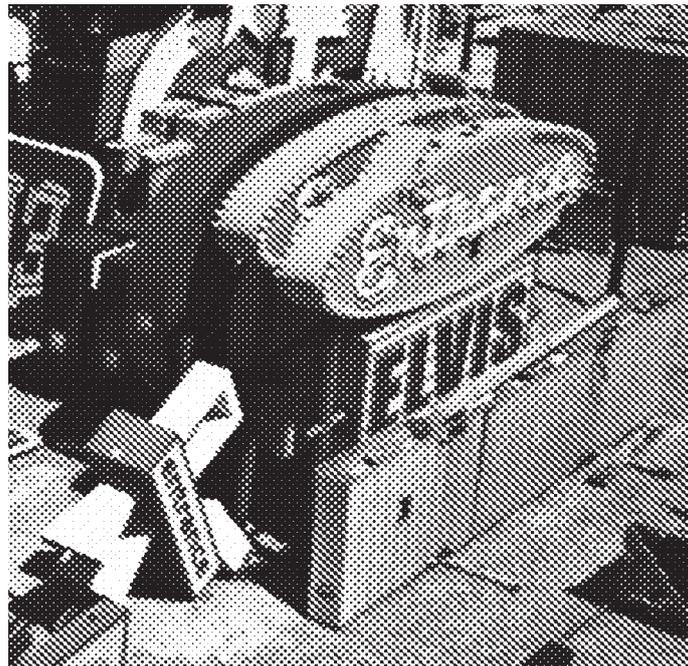
2008

bois, tubes fluo, impressions sur PVC
et câbles
dimensions : 95cm x 75cm x 15cm

Si Elvis est mort, alors tout est permis.

Friedrich Nietzsche

Elvis a opéré dans l'Amérique puritaine des 50's une révolution des corps et des esprits, un renversement total des valeurs comme Marx et Freud n'auraient même pas pu en rêver, et ceci, avec une poignée de 45 tours insolentement jetés à la face du monde. S'il n'était pas né, nous vivrions encore dans un monde en noir et blanc (on croit souvent que ce sont les vieux films qui sont en noir et blanc, mais c'est le monde lui-même qui était gris jusqu'aux 50's), il a exploré des terres inconnues et sauvages, il les a défrichées, domestiquées et rendues visibles et lisibles dans un langage accessible à tous. Du Elvis 54 costard rose, chaussures bicolores de maquereau black, regard fou sous une mèche lourde, secoué par l'adrénaline et les amphétamines au Elvis 75 se déplaçant comme un lent et lourd iceberg, Elvis occupe l'espace comme personne avant lui. Si le rock'n'roll est une langue morte, qui, mieux qu'un mort pourrait la parler. Si c'est une religion, alors Elvis en a gravé les Tables de la Loi, comme un Moïse sans Dieu, ignorant tout de sa mission.



Dans le futur, tout le monde sera Elvis pendant quinze minutes.

Andy Warhol

Miroir aux alouettes et cimetière des éléphants, c'est à Las Vegas que les sosies d'Elvis se retrouvent inmanquablement. Ils ont en commun de ne jamais vraiment lui ressembler, n'imitant pas en fait Elvis, mais les signes d'Elvis, au sens Barthien du terme : rouflaquettes, lunettes, costard blanc... Considéré par beaucoup comme la consécration ultime, Las Vegas est aussi la capitale d'un jeu où il n'y a pas de gagnants - comme dans les sables mouvants du désert si proche, on s'agite, on remue les bras et on s'enfonce toujours plus. Pour Elvis, Vegas, c'est la fin d'un long Golgotha, de sa naissance dans une étable à Tupelo (fruit d'une véritable Immaculée Conception, venu de nulle part et semblant s'être inventé lui-même) jusqu'à sa crucifixion sous les spotlights froids de 35 films qui furent autant de clous dans son cercueil. Devant un public qui, vingt ans auparavant, aurait représenté tout ce qu'il détestait et détesté tout ce qu'il représentait, il est, dans la capitale du jeu, l'incarnation trop parfaite du Rêve Américain et de son pire cauchemar.

Ray Fortuna

LE MONSTRE DE LA PLUIE

2008

musique : Gauthier Tassart

danseur : Jean-Luc Verna

vidéoprojection couleur sonore sur DVD

durée : 21mn

*Après le succès inattendu de sa trilogie :
Le Führer du triangle des Bermudes (un
genre de Mad Max iranien mais turc)
Rahul Muad Singh réalise « Le Monstre
de la pluie », un drive-in classic où
des filles en maillot de bain se font
décapiter par un monstre né des conditions
météorologiques. Lee Marvin y apparaît en
vedette américaine, tenant le rôle d'un
docteur spécialisé dans le plancton.*

Pierre la Police in
Le Cinéma de Pierre la Police, 1998

Une contrée lointaine, une culture oubliée dont les nécessités profondes nous échappent, un rite primitif et païen avec la danse comme simulacre et la transe comme véhicule ; au premier abord, les choses semblent pouvoir aller assez loin. On n'en aperçoit que la surface, mais on subodore qu'au fond d'abysses insondables, de solides fondations ancrent la cérémonie dans une tradition millénaire. De cette fange sédimentée s'extirpe une étrange créature, golem végétal, qui entame une chorégraphie chamanique. C'est, nous dit-on, la légende du Monstre de la pluie qui prend vie. Plutôt que d'en savoir plus, on demande à y croire. On s'approche...

« Il faut faire des sacrifices ! », ici, cette sentence n'en est pas une et c'est dans la joie qu'elle retrouve son sens premier. Les indigènes s'exécutent et on frémit. Qui est-il et pourquoi demande-t-il autant à ces gens ? Rapidement, on nous fait comprendre que tant que l'on cherchera ce type de réponses, on demeurera hors du cercle, à la périphérie des vérités. On prend note. On s'intègre tout en souhaitant être ailleurs et la cérémonie se poursuit. Le rythme ne faiblit pas, ne varie pas, envoûtant et monotone, il persiste. Un très long moment, il persiste ; et, quand soudain, brutalement il cesse, on comprend alors que c'est notre tour et qu'il est trop tard.



GÉNÉRIQUE

Quinze années plus tard (dans le temps), de l'eau est passée sous les ponts. Avec elle, le Monstre de la pluie, par le truchement d'un long *travelling* qui suit affluents puis confluent, s'est rapproché de notre zone balnéaire et, par là même, des filles en maillot de bain. Watch out !

A.M.

BANSHEES

2008

Production : Grande Halle de la Villette
pour *Villette Sonique* 2008

10 impressions offset quadrichromie
tirées à 600 exemplaires (chaque)

80 cm x 60 cm (chaque)

La Banshee, créature mythologique celte, peut revêtir plusieurs apparences. On peut la rencontrer sous la forme d'une belle jeune fille vêtue d'une robe verte au visage dévoré par les pleurs. Lorsqu'une Banshee émet son horrible cri, celui qui l'entend sait que quelqu'un est mort, ou s'apprête à mourir. Il arrive parfois que des Banshees se réunissent pour hurler à l'unisson, annonçant le décès d'une personne importante.

in Wikipédia

Selon la légende, la naissance de l'hystérie chez les fans, et plus particulièrement chez les jeunes filles, peut assez précisément être datée du début des années 40. Il s'agirait de l'invention du manager du jeune Frank Sinatra. Celui-ci aurait payé des jeunes filles pour qu'elles se mêlent anonymement à la foule des spectatrices et, qu'à la vue du chanteur, elles hurlent, pleurent et s'évanouissent. Par mimétisme, les autres filles étaient censées, peu à peu, faire de même. Le stratagème fonctionna au-delà de toutes espérances. En une manière d'empathie fulgurante, des nuées de fans hystériques se bousculèrent à chaque apparition publique de Sinatra, le portant aux sommets des charts et redéfinissant ainsi une nouvelle « géométrie de l'innocence » (Bob Dylan in *Tombstone Blues*, 1965).

L'utilisation commerciale de l'hystérie est contemporaine à une autre invention, technique celle-la, sans laquelle elle aurait été inutile : l'amplification électrique des représentations publiques. En effet, avant cette époque, seule la puissance de la voix et la configuration acoustique de la salle définissait l'étendue de l'auditoire, et si le public hurlait, on n'entendait plus l'interprète. Avec cette nouvelle prothèse vocale, Sinatra pouvait susurrer dans le micro des mots doux pour chaque fille éplorée de l'assistance. Pour quelques années, interprètes, public et

producteurs, tous trouvèrent leur intérêt dans ce nouvel équilibre de diffusion. Ce n'est que vingt ans plus tard que les Beatles firent les frais de la torsion du pacte tacite entre hystérie et amplification. Au Shea Stadium, l'intensité des cris des jeunes filles atteignant son climax, l'impossibilité de leur sono à couvrir les hurlements devint manifeste. Cette expérience malheureuse les décida à définitivement arrêter les performances publiques et ce, jusqu'à l'annonce de leur séparation. Ceci est une version courte de l'Histoire - ou de la légende - bien sûr.

Dans le projet *Banshees*, des images de fans anonymes, extraites de divers concerts datant du supposé « âge d'or » de la pop musique, prennent, sur les affiches, la place des vedettes qu'elles admirent et semblent annoncer, par leurs cris, la fin d'une époque insouciant. Ces portraits mystérieux d'inconnues ne comportant aucun élément de texte car sans objet à promouvoir, ont été placardées, en mai et juin 2008, dans les rues de Paris et dans la Grande Halle de la Villette à l'occasion du festival *Villette Sonique*. La dissémination dans l'espace urbain par l'affichage sauvage rejoue la stratégie de contamination orchestrée à l'origine du phénomène.

A.M.



LDRR POSTER

2008

impression numérique sur papier mat

dimensions : 120cm x 80cm

courtesy Les Disques en Rotin Réunis

Il y avait des gens aux Beaux-Arts qui commençaient à avoir des groupes, des noise bands, et je commençais à penser que c'était plus important que l'art, ou que c'était la manière dont on devrait en faire si on était un artiste totalement impliqué. En d'autres mots, si on était un bon étudiant de Warhol.

Kim Gordon

Depuis quelques années, je demande pour des occasions précises (expositions, foires, salons, conventions...) à des artistes de concevoir un poster pour mon label, Les Disques en Rotin Réunis (WWW.LDRR.COM). Petra Mrzyk & Jean-François Moriceau, Jean-Luc Verna, Olivier Millagou et Stéphane Magnin ont déjà, dans le passé, répondu à ces invitations. J'en ai moi-même réalisé quelques uns. Pour cette exposition, j'ai demandé à Pierre la Police et, vous pouvez le constater, il a accepté. Une femme en robe longue avec une tête de tubercule danse dans la nature avec un homme goitreux en costume ; c'est tout l'esprit des Disques en Rotin Réunis ! Je n'en attendais pas moins de Pierre.

A.M.



FEAR OF THE BLACK PLANET

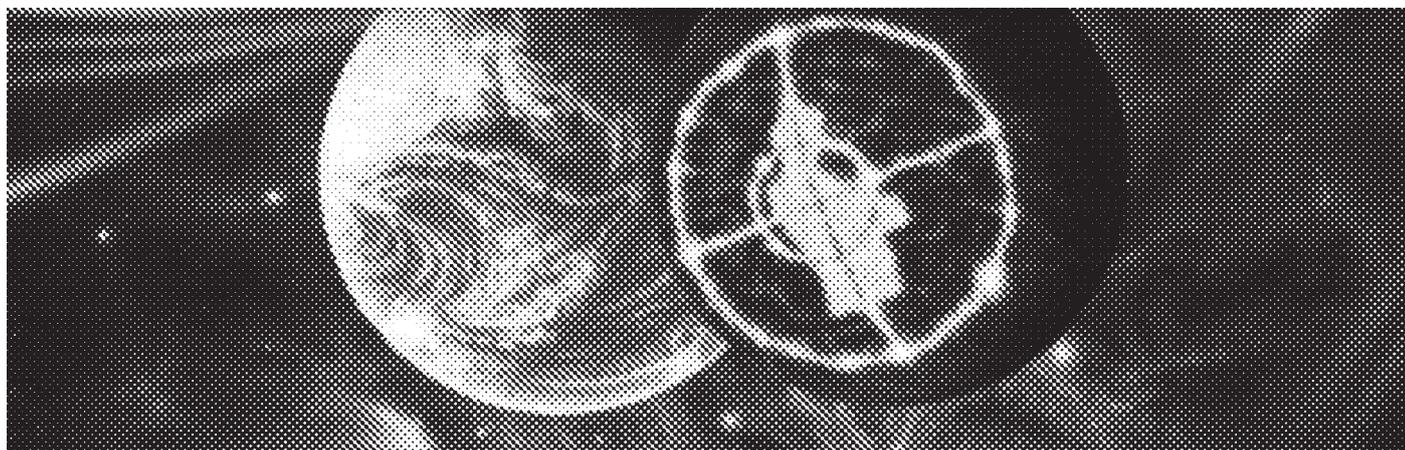
2008

sphère PVC, bois, plexiglass, transistors,
émetteur FM et lecteur CD

dimensions : 300cm x 160cm

*La vérité a un côté absolu assez
désagréable, aucune concession n'est
possible et on ne peut jamais revenir
dessus. En revanche, les mythes savent
s'adapter, eux : ils sont en constante
évolution, ils peuvent être modifiés,
modelés, ils sont malléables,
à l'image du temps et de l'espace.*

Aurélien Tchiemessom in
Sun Ra, un Noir dans le cosmos (2005)



Marcus Boon, journaliste à *The Wire*, à qui l'on demande un jour de décrire la plus impressionnante performance live à laquelle il ait assistée, relate son expérience, à la mi-temps des années 80 dans les quartiers populaires de New York. Il parle de centaines de *ghetto blasters* et d'auto-radios qui, synchronisés sur la même station FM, hurlent à l'unisson à travers les rues et les avenues *Rebel Without A Pause*, le single dévastateur de Public Enemy. Parfois un gars dérape sur un bouton ou pousse le mauvais, se désynchronise, joue faux et se recale la mesure suivante, mais peu importe. Boon évoque les effets de *delay* et de *reverb* que génère cet étrange orchestre, la spacialisation désorganisée de l'ensemble, le son qui bouge, se meut de *block* en *block* et semble prendre vie pour porter plus loin ses propos militants. Il se trouve au milieu d'un gigantesque concert improvisé de transistors où personne n'a jamais entendu parler de John Cage et des avant-gardes de Manhattan. Personne n'a jamais jugé bon de les mettre au courant et aujourd'hui,

ils s'en foutent. Ils réinventent en plus grand, en plus fort, en plus radical et plus beau cette forme éphémère.

Ailleurs, plus tard, plus loin, après que la nuit soit tombée et que la fête soit terminée, plus haut, beaucoup plus haut, des utopies, déçues d'avoir été trop éphémères, tentent un ultime baroud d'honneur. Monument à l'afro-futurisme qui se rêve grandiose ; message parasité, brouillé, humilié ; lumière noire qui peine à être phare ; orbite embouteillée qui psalmodie un trémolo paresseux ; activités satellites qui contournent le noyau du problème ; disque qui se croit invisible ; voix à peine audible ; la place de l'espace, encore et toujours, quand il ne reste plus que ça, quand plus personne n'attend plus rien de la Planète Noire, de ses ombres et de ses lumières, à quoi peut bien encore servir Sun Ra ? Nous protégera-t-il encore ? Nous voulons y croire.

EXPERIMENTAL MUSIC FANS

2008

installation réalisée grâce au soutien de
Swan Harmonica

ventilateurs de plafond et harmonicas

dimensions variables

- *Qu'allez-vous nous faire entendre à présent ?*
- *Et bien, puisez dans le catalogue que voici.*
- *J'ai vraiment l'embarras du choix...*
- *Permettez que je vous guide, nous commençons par la musique sérieuse.*

disque *Sélection du Reader's Digest*

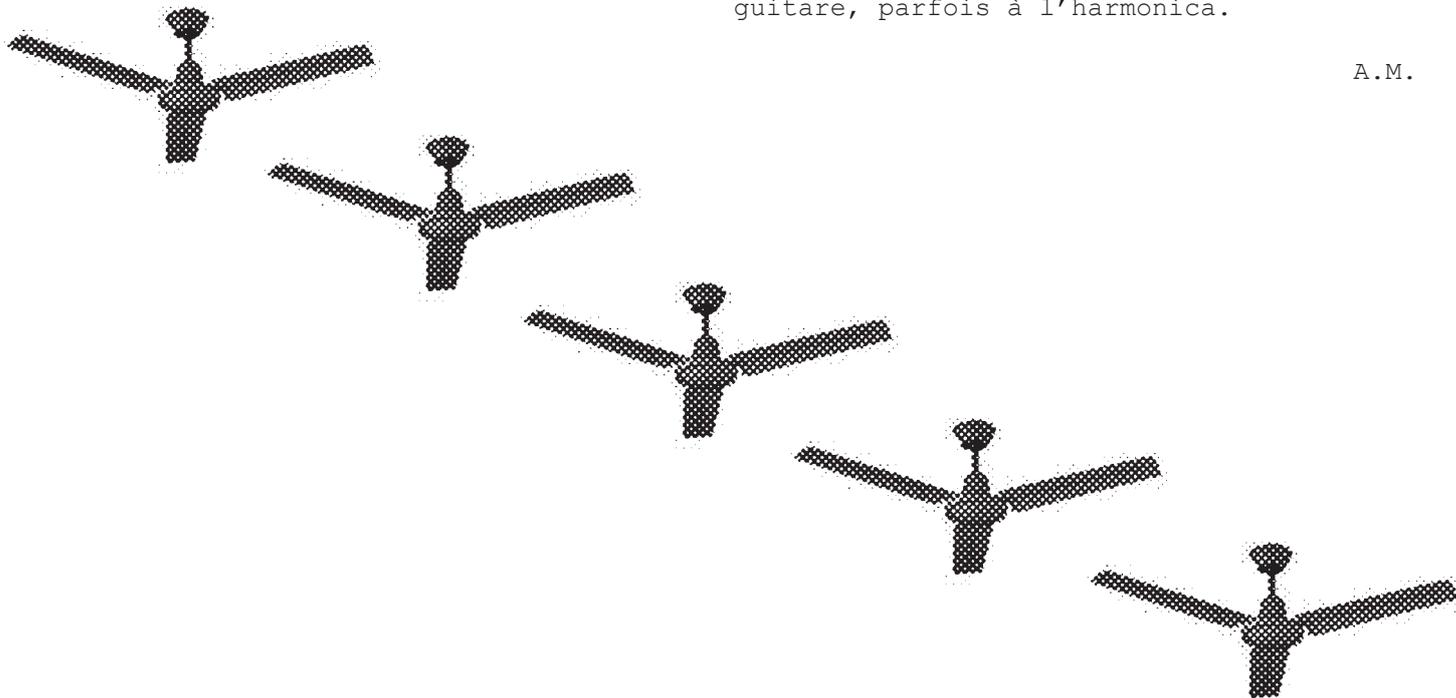
1/ C'était il y a longtemps, David Toop parlait des gamélans javanais et j'étais dans mon bain. L'hélice rouillée de la colonne d'aération de l'immeuble jouait en direct la bande originale de l'instant ; complexe, répétitive et totalement synchrone avec ma lecture (*A Ocean Of Sound*, 2000). Il fallait bien sûr tendre l'oreille et être attentif, mais c'était parfait.

2/ Quand Terry Riley annonce que son disque sera en do, il s'y tient. Cela peut paraître programmatif et réducteur, mais croyez-moi, il ouvre au contraire des horizons immenses et insoupçonnés - de moi en tous les cas.

3/ Dans mon souvenir, tout baigne dans une lumière magenta. Les limites de l'espace physique disparaissent et nous sommes invités à nous allonger sur de fins matelas. Si ce n'est quelques tentatives de volumes dispensables qui polluent légèrement l'environnement, tout est parfaitement pensé pour nous plonger dans une délicieuse et surannée atmosphère métaphysique. Focus sur le son, aucune variation, une note plate envahit l'espace. Plus le temps passe et plus la note semble se complexifier en une myriade de micros modulations psychédélices. Cela se produit-il réellement ou est-ce un phénomène lié au *modus operandi* de notre écoute ? Note pour plus tard : penser à demander à La Monte Young.

4/ Encore aujourd'hui, dans les juke-joints des États du sud des USA, malgré la chaleur, les climatiseurs ne sont pas légions. Le plus souvent, les bluesmen jouent sous de lourds ventilateurs de plafonds qui pulsent l'air moite. Sempiternellement, ils répètent et réinventent la même histoire ; ils se sont levés le matin, leurs femmes sont parties, leurs chiens sont morts et ils ont bu. Parfois ils s'accompagnent à la guitare, parfois à l'harmonica.

A.M.



LE PHÉNOMÈNE HIPPIE (ÉTUDES 1 / 2 / 3 / 4)

2008

teinture sur toiles tendues sur châssis
encadrés

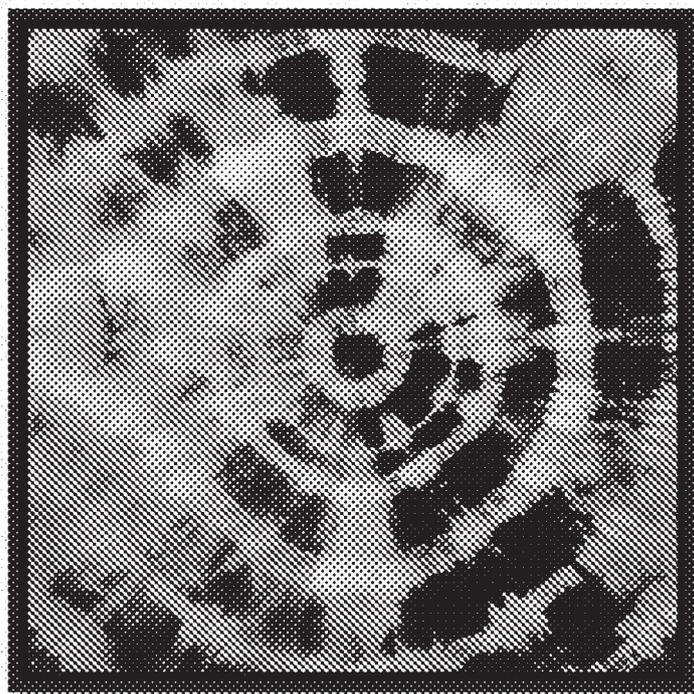
dimensions : 220cm x 220cm

Le fait qu'ils fussent tous défoncés aux amphétamines ou à l'herbe, ou à tant de mélanges qu'ils ne s'y retrouvaient plus, créait une atmosphère de grande vie secrète. Les citoyens ébahis ne pouvaient assister qu'aux manifestations extérieures des incroyables trucs qui se passaient à l'intérieur des crânes. Les Pranksters étaient devenus personnages de leur propre film. Le Grand Film.

Tom Wolfe in *Acid Test* (1968)

Au début des années soixante, la messe était déjà dite. Ken Kesey, Neal Cassady et consort avaient écrit les tables de la loi hippie et, dans la foulée, se les étaient fracassées sur le crâne pour être bien sûr que personne ne suive leurs psychédéliques instructions. Avec une poignée de freaks, ils avaient déjà tout testé : la communauté, l'acide, le voyage, le sexe, les *Morts Reconnaissants* et le FBI. Alors que le reste du monde chantait encore en chœur *Love Me Do* en costume trois pièces, ils s'étaient déjà abîmés à l'approche de nouvelles frontières qu'ils avaient eux-même imaginées. Ils savaient leur combat d'avance perdu, leur voie sans issue et, dans un spasme de lucidité, ne souhaitèrent pas que quiconque s'y engouffre et se sabordèrent. Peine perdue...

Feu follet dans la steppe aride de l'Amérique conservatrice, ils provoquèrent un brasier de jouissances instantanées aussi ardent que vain. Trop tard pour l'éteindre, ils constatèrent l'étendue des désillusions une fois sonné le glas de l'utopie.



Comme ils l'avaient prévu, la révolution s'embourba vite dans les consciences lascives des baby-boomers avachis laminés par l'acide. Liberté, liberté chérie... Bien vite, les années soixante-dix pointèrent leur nez et imposèrent de nouveau un principe de réalité trivial qui balaya les rebus de la société. À la poubelle les épaves et au musée les reliques, délavées, désaturées mais, comme il se doit, encadrées pour être présentables. Finis le Grand Voyage. Terminus, tout le monde descend !

A.M.

LDRR'S RECORDING CORNERS

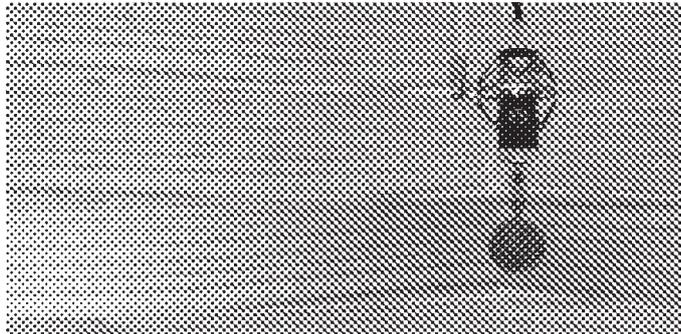
2008

bois, micro à lampe, magnétophone 4 pistes cassette, câble et casque audio

dimensions variables

Quand la légende est plus belle que l'histoire, il faut imprimer la légende

John Ford in
The Man Who Shot Liberty Valance (1962)



Au début du 20ème siècle, à l'apparition des premiers systèmes d'enregistrement portable, la librairie du congrès américain envoya sur les routes du pays des équipes chargées de consigner la tradition orale de la jeune nation, une manière, pour ne rien rater, d'enregistrer l'Histoire en direct. Ayant pris conscience de l'évanescence de ces cultures populaires, des hommes, aux quatre coins des Etats-Unis, commencèrent à graver les traditions (alors en continue redéfinition) du folk, du blues, de la country et du gospel. Personne ne se doutait alors que toutes ces musiques, fruits du brassage forcé afro-européen, se sédimenteraient pour, cinquante ans plus tard, créer un terrain fertile à l'émergence du rock'n'roll.

En novembre 1936, dans une chambre d'hôtel de San Antonio (Texas), une de ces équipes enregistra ce qui restera à jamais comme un des fondements de la musique populaire - le blues rural de Robert Johnson (1911-1938). Équipés d'un microphone, d'un amplificateur, d'un casque de contrôle et d'un graveur de disques acétates, deux hommes improvisèrent un studio d'enregistrement. Devant s'adapter aux conditions acoustiques difficiles de la pièce, ils eurent l'idée de placer l'interprète face à un angle, collé aux murs, pour optimiser la qualité sonore en minimisant la réverbération naturelle du lieu. Il n'existe, à ce jour, que deux photos connues de Robert Johnson, mais aucune ne date de cette séminale session d'enregistrement. La pochette de l'édition *King Of The Delta Blues Singer* sortie chez Columbia Records tente néanmoins de nous évoquer cet épisode historique.

L'illustrateur Tom Wilson, se basant sur le rapport des deux ingénieurs de la librairie du congrès, nous propose la scène suivante : un homme noir, comme puni face à l'angle d'une pièce, est assis sur une chaise. Il joue de la guitare. Un long câble serpente depuis le micro qu'il a face à lui jusqu'à deux hommes blancs qui, dans une petite pièce adjacente (sans doute la salle de bain), sont concentrés sur une antédiluvienne machine à enregistrer le son. L'un, assis, porte un casque audio sur les oreilles, l'autre, debout, fume une cigarette. Étrange image que celle-ci, image aux multiples possibles, image ouverte aux fantasmes narratifs et politiques, image que pour nombres de conséquences culturelles nous pourrions intituler *Naissance d'une Nation* si ce titre, déjà usité en 1915 par D.W. Griffith, n'évoquait à jamais une vision diamétralement opposée de l'Histoire.

Après avoir longtemps écouté ce disque et, fasciné par la vision proposée, regardé sa pochette, j'ai décidé de m'en inspirer pour rejouer cette histoire au sein d'une installation. Dans cette dernière, durant le temps de l'exposition, des interprètes seront invités à enregistrer la reprise d'un morceau qui compte pour eux, du standard le plus éculé à la pépite la plus obscure. Un répertoire d'influence sera ainsi enregistré, probablement dans des versions tronquées ou approximatives, en tout cas modifiées par la volonté de l'interprète ou son incompétence. À la fin, il ne restera sans doute sur les bandes que le fantôme brouillon d'une histoire mille fois racontée, celle de la falsification de l'Histoire.

`A.M.

strahlendenerinnerungensindveraltetengrau

2008

musique : Arnaud Maguet
& Christian Vialard

diaporama (40 vues) muet sur DVD et bande
son sur CD

dimensions variables

courtesy Galerie Chez Valentin (Paris)

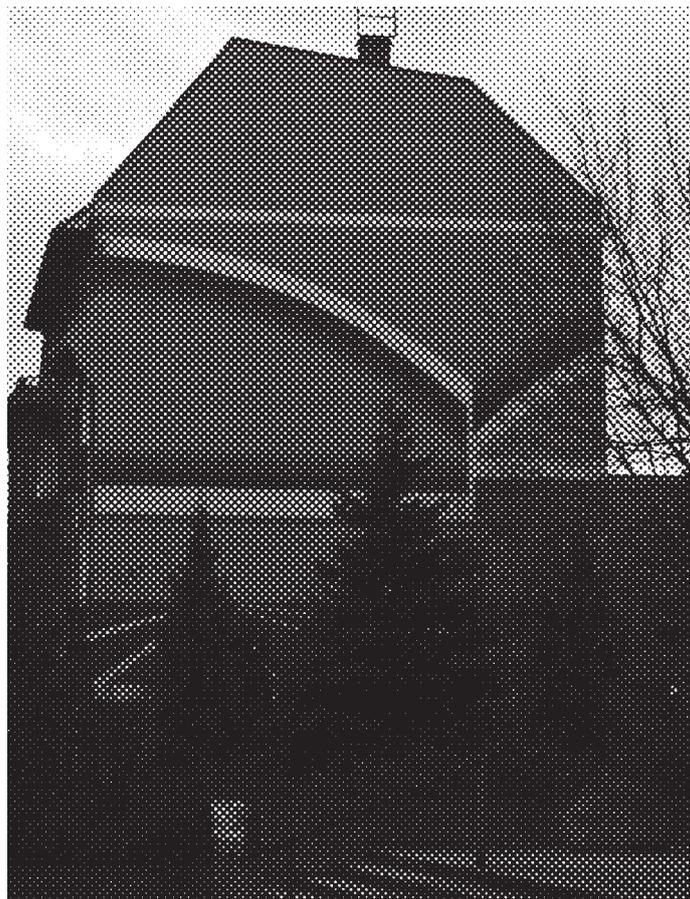
*Nos souvenirs radieux
sont d'un gris obsolète.*

Nicolas Moulin

Peut-on être nostalgique de quelque chose qui n'a jamais existé ? Nicolas Moulin ne souhaite pas répondre à cette question, pas de manière frontale en tout cas. Entre fascination et méfiance, artiste post-pop ayant retenu les paranoïaques fictions de Philip K. Dick, il essaie de garder ses distances et projette un hâle mélancolique sur les derniers vestiges des grandes utopies du XXème siècle. Sans doute plus longues à déboulonner, désamianter ou remplacer, ces traces du rationalisme moderniste restent les symboles d'une vision obsolète, d'un monde déchu qui se sachant condamné, n'attend plus que la grâce d'un improbable revival amnésique. Trop fonctionnels pour être rasés et trop symboliques pour perdurer, ces édifices demeurent, en une manière de provisoire qui dure, en l'attente d'hypothétiques lendemains économiquement plus cléments - selon les fluctuations du marché, leur avenir oscille entre réhabilitation et destruction. Les idéaux révolutionnaires s'étant depuis longtemps fait la malle en fosbury au-dessus du mur, il ne reste que des coquilles vides, pachydermes de béton empruntés, dans le dédale de verre de la ville contemporaine. Le safari-photo s'annonce morose, l'animal n'est plus méfiant. Il sait ses jours comptés et n'en a plus rien à braire.

Ce diaporama désenchanté clos l'exposition comme un écho funeste à celui plus naïf qui l'inaugure. Ce n'est pas un hasard, loin s'en faut. Lors de l'enregistrement de l'album *Greetings From Nowhereland* au studio du Dojo, nous nous étions inspirés des photographies inquiétantes de Nicolas Moulin alors exposées à l'étage supérieur. Je ne l'en ai pas avisé, mais lui ai offert le disque à sa sortie. Quelques années plus tard, quand il m'a demandé s'il pouvait utiliser une de nos musiques « triste comme un matin de février à Berlin » pour un de ses projets, j'ai aperçu la boucle se boucler, ce qui, en amateur de musique répétitive, m'a bien sûr rassuré.

A.M.



THE WARMTH OF THE SUN

2008

fer forgé

dimensions variables

courtesy Bishoff/Weiss Gallery (Londres)

Le Sud des ménestrels, un Sud rêvé par le Nord, était une fiction qu'épousait le Sud lui-même ; car la plus grande nostalgie est toujours celle de ce qui n'a jamais existé.

Nick Tosches in *Blackface* (2003)

La mélodie est céleste, élégiaque, en suspension. Et voilà pour les paroles :

*What good is the dawn
That grows into day
The sunset at night
Or living this way*

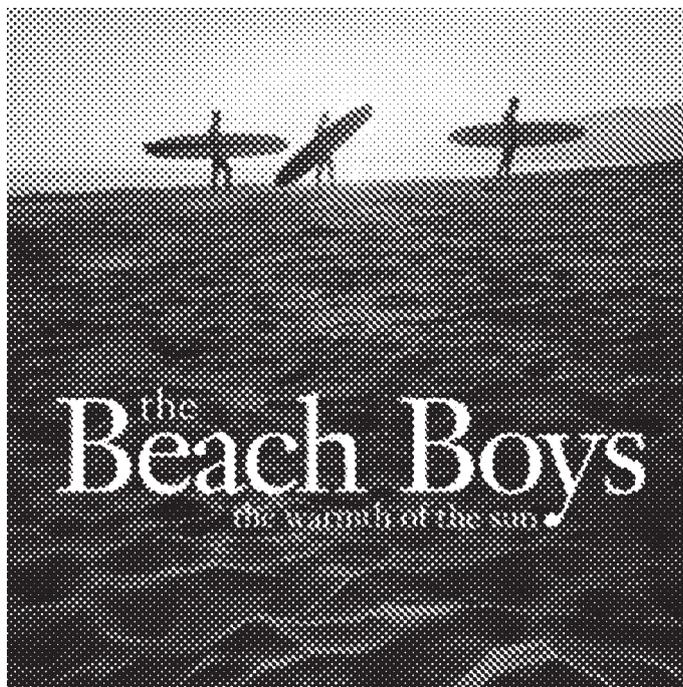
*For I have the warmth of the sun
(Warmth of the sun)
Within me at night
(Within me at night)*

*The love of my life
She left me one day
I cried when she said
I don't feel the same way*

*Still I have the warmth of the sun
(Warmth of the sun)
Within me tonight
(Within me tonight)*

*I'll dream of her arms
And though they're not real
Just like she's still there
The way that I feel*

*I loved like the warmth of the sun
(Warmth of the sun)
It won't ever die
(It won't ever die)*



Que dire de plus ? Les chœurs, entre parenthèses, répètent déjà l'essentiel. Après ça, tout me semble un peu superflu. Je pourrais ajouter que je me souviens avoir lu dans une interview de Brian Wilson qu'il a écrit cette chanson après avoir appris la mort de J.F.K, mais, vous en conviendrez, ce serait un peu anecdotique et réducteur. Notez néanmoins ceci : si, un jour, je possède une maison privative entourée d'un jardin, je sellerai ce fer forgé dans le mur en crépi blanc qui flanquera le portail d'entrée. Il n'indiquera pas le nom de la maison. Il sera là, c'est tout, signalant que *l'Essai sur le kitch pavillonnaire* (Jean-Yves Jouannais, 1993) a été transformé et que les choses sont enfin à leur place.

Bruce Bégout est écrivain et philosophe. Il a notamment écrit une série d'ouvrages sur la suburbia américaine : *Lieux Communs* (Allia), *Zeropolis* (Allia), et *Éblouissement des Bords de Route* (Editions Verticales). Il vit et travaille à Paris.

Fred Bigo est musicien. Depuis 1999, sous le nom d'*Electronicat*, formation à géométrie variable avec machines et guitare, il donne des concerts dans le monde entier. Il vit et travaille à Berlin.

Le Dojo est une association créée par Luc Clément et Florence Forterre. Basée à Nice, elle accueille et organise des expositions d'art contemporain et des événements sonores. Une des particularités du Dojo est de partager son espace avec une agence de communication, Outremer. Une autre particularité du Dojo est d'abriter dans ses sous-sols le studio d'enregistrement et de répétition des Disques en Rotin Réunis.

Vincent Epplay est plasticien et musicien expérimental. Il réalise des installations sonores et forme occasionnellement avec Joana Preiss le duo plunder pop *White Tahina* (LDRR). Il vit et travaille à Paris.

Marc Galliani est musicien. Sous le pseudonyme de *WarmBaby*, il compose et joue sur scène, seul ou accompagné, des chansons pop. Il officie également comme guitariste au sein des Playboys, le mythique groupe garage 60's niçois. Il vit et travaille à Nice.

Thierry Lombardi est architecte. Après avoir été le collaborateur de Rudy Ricciotti, il a ouvert à Bandol, ville où il réside, sa propre agence.

Patrice Lorho est jardinier et paysagiste. Il est depuis l'année 2000, en charge des jardins de la Villa Arson. Il vit et travaille à Nice.

Ma Asso, association basée à Bordeaux, est animée par Eddie Laddoire et Hélène Perret. Ma Asso propose des événements et des expositions plus particulièrement centrés sur les questions relatives aux pratiques sonores dans l'art contemporain.

Olivier Michelon est critique d'art, commissaire d'exposition, conservateur du patrimoine et DJ. Après avoir travaillé au Journal des Arts, il dirige à présent le Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, charmant village où il réside.

Olivier Millagou est plasticien et surfeur occasionnel. Il vit et travaille à Bandol, délicieuse petite cité médi-

terrannée où il trouve l'inspiration pour ses recherches poético-balnéaires.

Monoquini est une association basée à Bordeaux. Elle est animée par Bertrand Grimauld, génial bricoleur et inventeur qui met à la disposition d'artistes ou d'événements des dispositifs interlopes.

Nicolas Moulin est plasticien et flâneur occasionnel. Il vit et travaille à Berlin, délicieuse grande cité teutonne où il trouve l'inspiration pour ses recherches architecturo-totalitaire.

Pierre la Police est plasticien et plus particulièrement dessinateur. À cheval entre le monde de la bande dessinée d'avant garde et celui de l'art contemporain, il a édité un grand nombre de ses étranges créations : *Les Praticiens de l'Infernal* et *Les Mousquetaires de la Résurrection* (Jean-Pierre Faur Éditeur), *Véridique !* et *Nos meilleurs amis et l'acte interdit* (Cornelius)...

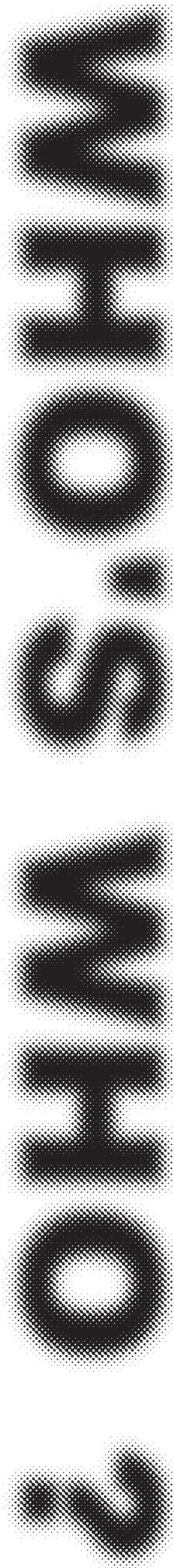
Richard Prompt est artiste autodidacte et musicien. Spécialisé dans les moyens low-tech, il réalise depuis le début des années 80 des photographies et des films. Il a joué au sein de diverses formations (*The Love And Terror Cult*, *Information*, *Alpha-60*, *Love Machine*, *Finger On You...*) et officie également en tant que DJ sous le nom de John Badonna. Il vit et travaille à Nice.

Gibus de Soultrait est écrivain et surfeur. Après des études de philosophie, il crée le magazine *Surf Session*. En plus de la rédaction de ce dernier, il a également en charge celles de *Surf Trip* et du *Surfer's Journal* (France). Il vit et travaille à Guéthary.

Gauthier Tassart est plasticien et musicien expérimental sous le pseudonyme de Karkarodon. Il est à la tête des éditions Oops ! Il vit et travaille à Paris.

Jean-Luc Verna est plasticien, acteur, danseur et chanteur. Il expose ses dessins et ses photos autoportraits dans le monde entier. Il joue, travesti, dans les films de Brice Dellspenger, danse avec la compagnie Gisèle Vienne et chante dans le duo de cabaret électronique *Beauty & the Beat* (LDRR). Parfois, quand il rentre à Paris, il y vit et y travaille.

Christian Vialard est plasticien et musicien expérimental. Il est le créateur du label Tiramizu, spécialisé dans les pratiques électroniques et expérimentales actuelles. Il vit et travaille à Grasse.



Présidente : Anne Samson
Directeur général : Alain Derey
Directeur du Centre National d'Art Contemporain : Eric Mangion
Régisseur : Patrick Aubouin
Chargée du suivi des expositions : Alexia Nicolaidis
Chargé de communication : Michel Maunier
Responsable du service des publics : Christelle Alin
Médiatrice artistique : Céline Chazalviel
Chargée de mission documentation : Géraldine Bloch
Enseignant chargé de mission : Jean-Guy Cuomo

Équipe montage : Les Ateliers de Production, Pamela Becq, Florimond Dupont, Benjamin Ferrachat, Arham Lee, Gérard Maria, Loïc Pantaly, Etienne Rey et Floriane Spinetta

Équipe médiation : Pamela Becq, Florimond Dupont, Benjamin Ferrachat, Sophie Graniou, Jeremy Hudry, Jennifer Santarelli, Floriane Spinetta et Colette Taylor-Jones

Textes : Ray Fortuna, Arnaud Maguet et Gibus de Soultrait

Conception graphique : Arnaud Maguet
Impression : Copy Express (Nice)

Cette exposition reçoit le soutien de :



En partenariat avec

la **STRADA**

Remerciements : Stéphane Accarie, Akim Ayouche, Didier Balducci, Christian Bertoux, Étienne Blanchot, Pascal Broccolichi, Thierry Chiapparelli, Camille Desjardin, Carole & Cathy Ficanas, Aïcha Hamu, Karima Hamu, Ober Helmut, Martin Hyde, Ingrid Luche, Richard Van Loot, Frédéric Mazelly, Françoise Quardon, Nans Quetel, Jean-Marc Réol, Jérôme Robbe, Frida Schuman, Claude-Hubert Tatot, Niels Trannois, Pauline Vachon et Robert Zimmerman.

Exposition ouverte tous les jours (sauf le mardi) de 14h à 19h (14h/18h en septembre)
Entrée libre

Contact presse : 04 92 07 73 91 / Michel Maunier (maunier@villa-arson.org)
Contact service des publics : 04 92 07 73 84 / Christelle Alin (alin@villa-arson.org)
Céline Chazalviel (chazalviel@villa-arson.org)

Accès : Tramway ligne 1 (arrêt *Le Ray*) / Bus ligne 4 et 7 (arrêt *Deux avenues*)

La Villa Arson est un établissement public administratif sous tutelle du ministère de la Culture et de la Communication. Elle reçoit le soutien de la Région Provence-Alpes Côte d'Azur, du Conseil Général des Alpes-Maritimes et de la Ville de Nice.

Villa
arson
nice

école nationale supérieure d'art
centre national d'art contemporain
médiathèque d'art contemporain
résidences d'artistes

20 avenue stephen liégeard
f-06105 nice cedex 2
téléphone + 33 (0) 4 92 07 73 73
cnac@villa-arson.org
www.villa-arson.org



